

Lacan Quotidien



N° 886 – Mercredi 6 mai 2020 – 22 h 09 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Se contenter

EN AVANT

Temporalité de l'inconscient en confinement par Dalila Arpin

Esclaves au pays de ceux qui ne paient pas par Luc Garcia

Le temps suspendu par Brigitte Lehmann



Temporalité de l'inconscient en confinement

par Dalila Arpin

Le temps du confinement est vécu différemment par les uns et les autres. Pourquoi, pour certains sujets, est-ce l'occasion de mettre à jour des affaires restées en suspens faute de temps, voire de dégager enfin un peu de temps pour découvrir de nouvelles expériences, tandis que, pour d'autres, le temps s'éternise et s'use ou, au contraire, s'écoule à un rythme effréné au point qu'on n'a le temps de rien ?

Le temps est un réel dont on ne sort pas (1), indique Jacques-Alain Miller ; le temps est toujours en manque, que ce soit par les nécessités du corps vivant ou par l'urgence du mouvement logique. Dans la situation de confinement que nous vivons, il apparaît qu'il est loin d'être le même pour tous. « L'inconscient [...] officie à son heure » (2), pointe Pierre-Gilles Gueguen. Dans ce monde impatient qui semble aujourd'hui à l'arrêt, qu'est-ce que la temporalité de l'inconscient nous enseigne sur le *parlêtre* et son présent mécontentement ou contentement ?

Temporalité et satisfaction

Le confinement peut être expérimenté sur un temps linéaire puisqu'on peut en compter les jours, les semaines, mais aussi dans sa rétroaction, en tant que certains l'associent à des événements traumatiques précédents (la guerre, la dictature, autres traumas de l'enfance). Nous reconnaissons ici les deux vecteurs du temps, isolés par Lacan chez Freud (présents dans la lettre 52 à Fliess en tant que *Nachträglich*, après coup) : un temps linéaire qui va vers le futur et un temps rétroactif qui revient vers le passé (3). C'est le fondement de la répétition, « qui consiste à faire revenir toujours la même chose au moyen de la réalité » (4). Par le biais de la rétroaction, le confinement répercute les traumatismes propres à chacun trouant dès lors la chronologie. Autrement dit, le temps du confinement est troué par les événements qui ont laissé une trace indélébile et ne cessent de refaire surface.

On peut aussi vivre l'isolement comme un présent dilaté, comme une journée unique qui s'éternise, ou encore marqué de fugacité. À l'idée philosophique d'un présent évanescant, Lacan oppose la notion de sa durée (5), dont la perception est variable : ce qui donne une épaisseur au présent, c'est la satisfaction pulsionnelle qui peut y être logée. Cette satisfaction se concentre sur des zones du corps, dites « érogènes », susceptibles de produire une jouissance. À chacune de ces zones correspond un objet partiel : oral, anal, scopique, invoquant – Lacan appelle « objets *a* » ces objets capables de condenser la jouissance pulsionnelle liée à une zone spécifique. La satisfaction pulsionnelle liée à cet objet contourne la zone érogène d'où une satisfaction partielle sur ses bords.

C'est ce rapport aux objets pulsionnels qui donne la perception du temps qui passe. Le fil de la temporalité propre à l'inconscient se tisse avec celui de la satisfaction chez l'être parlant. Selon le caractère plus ou moins réussi de cette satisfaction pulsionnelle, on expérimente le temps dans un rythme ralenti ou accéléré, rétréci ou dilaté (6).

Cette situation de confinement est révélatrice de ce nouage du temps et de la satisfaction, en tant qu'elle met à distance des satisfactions possibles et confronte chacun à sa part de mécontentement. Cependant, l'insatisfaction, loin d'être le produit d'une contingence, trouve sa source dans la rencontre de l'être parlant avec le langage, provoquant un impact qui détermine un désaccord fondamental avec la satisfaction. Une jouissance « restera en excès, dysfonctionnelle par rapport au corps » (7). Le temps « se détache, non pas comme une suite infinie d'instantanés à remplir, mais comme l'avènement d'un arrachement sur le fond d'une jouissance à abandonner pour en conquérir une autre » (8).

Singularités des jouissances

En ces temps de confinement, chacun expérimente le temps en fonction de son mode de jouir : certaines jouissances sont plus faciles à loger entre quatre murs que d'autres. Et lorsque le temps perçu comme interminable ou insaisissable se combine avec l'enfermement, cela peut être vécu comme de la claustrophobie, voire comme une torture.

Si l'inconscient ne connaît pas le temps, en revanche, la jouissance comme le désir et l'amour le connaissent (9), souligne J.-A. Miller. Une fois confinés, ce qu'on chasse, en pensant la porte fermée dessus, revient par la fenêtre : la jouissance ne tarde pas à se manifester tous azimuts. Dans les discours politiques, on devine l'intention d'entraver la jouissance : à peine les terrasses, cafés et restaurants fermés pour les empêcher de se côtoyer, les gens se sont rués dans les parcs... qui ont été interdits le soir même ; suite à la fermeture des magasins considérés comme non essentiels, les ventes en ligne ont explosé dans des secteurs qui traduisent des modes de jouir qu'il faut loger d'urgence. La jouissance demeure dans le respect strict de la règle comme dans la transgression, dans les disputes sans fin comme dans la bonne entente à tout prix, dans la précipitation à entretenir des contacts virtuels quand la rencontre n'est pas possible comme dans la pratique de plaisirs solitaires.

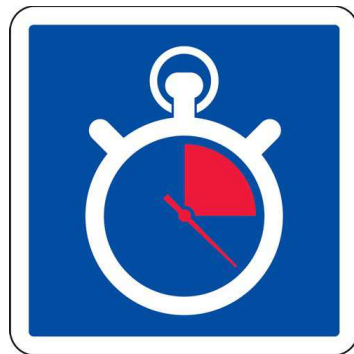
Cependant, le rapport de l'être parlant et de la satisfaction est complexe. Le langage introduit un décalage profond entre le sujet et la pulsion. Contraintes de passer par la parole, les satisfactions liées aux orifices corporels sont toujours partielles. Aucun instinct chez l'être parlant ne vient lui indiquer l'objet qui convient. Le langage colore notre vie pulsionnelle, nos préférences, nos évitements, mais il la soumet à son régime, nous autorisant ou nous

défendant certains objets. De ce fait, marqué par le sceau du langage, l'accès aux objets de satisfaction peut être barré et le sujet peut ne pas être suffisamment affranchi pour les approcher. Il n'est pas maître en sa demeure quant à l'assouvissement. Les objets peuvent être à sa disposition, mais il ne s'y autorise pas. Le sujet peut désirer ce dont il ne lui est pas permis de jouir.

La situation inédite que nous vivons nous confronte à un double dilemme : premièrement, quant à l'objet de satisfaction, qui se fait rare ; deuxièmement, quant au but de la pulsion (10), en tant que nous sommes, d'un côté, délivrés de certaines activités et par conséquent, dans la capacité de loger des satisfactions que nous ne pouvons pas assouvir dans notre vie quotidienne et, d'un autre côté, nous ne nous sentons pas libres d'en faire usage.

Lacan souligne que tout ce que nous sommes, tout ce que nous vivons, y compris nos symptômes, relève de la satisfaction. Nous satisfaisons « à quelque chose » : les sujets que nous sommes « ne se contentent pas de leur état, mais quand même, en étant dans un état si peu contentatif, ils se contentent ». Et Lacan d'interroger : « Toute la question est justement de savoir qu'est-ce que c'est que ce *se* qui est là contenté. » (11)

Cette situation forcée par les mesures de confinement pourrait ainsi avoir des effets d'interprétation pour ceux qui tenteront de mieux cerner leur mode de jouir. Notre mécontentement serait-il aussi un contentement ? Saisir, dans ce que nous vivons, à quoi nous satisfaisons. Dans ce temps offert par la situation actuelle, il me semble que chacun peut trouver le chemin de la jouissance qui lui est propre et prendre des décisions en conséquence. Dans la perspective du dernier enseignement de Lacan, c'est l'occasion pour chacun de tirer quelque conséquence. Et nous pourrions voir dans cet arrêt obligé une invitation à faire avec son mode de jouir, à se réconcilier avec lui.



-
1. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre de l'université Paris 8, cours du 6 juin 2007, inédit.
 2. Guéguen P.-G., « Le temps de Freud et celui de Lacan », *La Cause freudienne*, n° 45, avril 2000, p.30.
 3. Cf. Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *La Cause freudienne*, n° 56, mars 2004, p. 70.
 4. Guéguen P.-G., « Le temps de Freud et celui de Lacan », *op. cit.*, p. 36.
 5. Cf. Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *op. cit.*, p. 83.
 6. *Ibid.*
 7. Lacan J., « Le phénomène lacanien » (1974), *Les cahiers cliniques de Nice*, n° 1, 1998, p. 9-25, cité par Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, p. 15.
 8. Guéguen P.-G., « Le temps de Freud et celui de Lacan », *op. cit.*, p. 35.
 9. Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *op. cit.*, p. 70 & 71.
 10. Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1964, p. 148.
 11. *Ibid.*, p. 151.



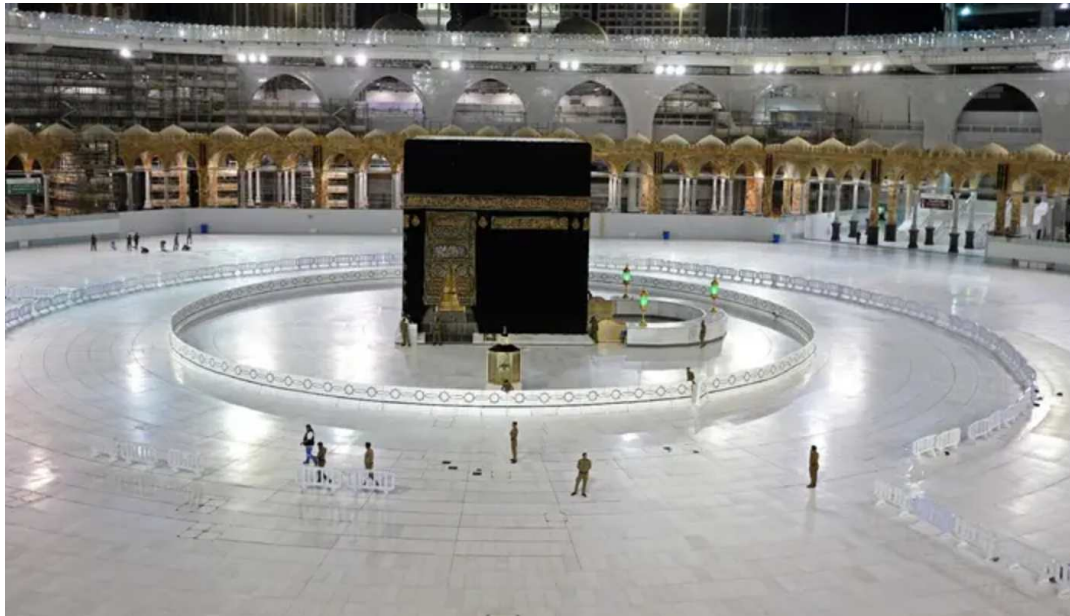
Esclaves au pays de ceux qui ne paient pas

par Luc Garcia

Dans l'almanach mortuaire que tiennent les pouvoirs publics, le comptage des morts du virus s'est substitué au comptage des tués par les particules fines ou celui des décès sur les routes. Parfois, ces chiffres sont comparés entre eux pour dissiper une peur. La récession atteindra au moins 8 %, un niveau de plus en plus proche des effets d'une guerre, un chiffre absent des lèvres au soir de la Saint Sylvestre 2019. La maladie a gardé le 19 en suffixe pour désigner l'expression du virus, qui s'est d'abord appelé le « nouveau » coronavirus, comme on aurait parlé d'un nouveau modèle dans un salon commercial.

Le Covid-19 renvoie au passé, à ce que nous avons raté dans notre bienheureuse insouciance supposée dont nous ne nous souvenons plus, puis nous propulse dans un futur aux contours incertains et étranges lorsque la clepsydre silencieuse accable sur un rideau fixe nos images infernales au présent. On pouvait être grippé, on ne sera pas covid19-é. Déjà habitués, on est juste contents quand ça ne se finit pas mal. Il y a le monde d'après, il y a le monde d'avant, le monde change-t-il ? il se réduit comme rarement aux restrictions imposées par des pouvoirs administratifs, médicaux ou encore religieux renforcés.

Mais rien ne fait mieux pendant à la mondialisation du virus, avec cotation des corps, que la cotation de l'énergie dont se servent les forces de production mondialement menacées de maladie.



Il y a longtemps, le 11 mars 2020 au matin en Arabie Saoudite, La Mecque était désertée de ses habituels pèlerins depuis plusieurs jours pour éviter la propagation du SARS-Cov-2. Ryad a annoncé augmenter considérablement pour le mois de mai sa production de barils. Dans ce pays où la production est nationalisée et les dividendes distribués par le pouvoir aux familles héritières qui distribuent à leur tour la manne, lorsqu'elles le veulent bien, le communiqué du ministère de l'Énergie donnant l'ordre à Saudi Aramco d'ouvrir grand les vannes est passé pour une mise en scène d'un autre siècle – puisque les mêmes donnent les ordres et les reçoivent. Sur le marché physique, le baril chutait à un niveau jamais vu depuis plusieurs décennies. Sur le marché à terme, celui qui spéculait sur les prévisions de consommation et de production, on frôlait le zéro dollar. Depuis lors, on ne vend presque plus de pétrole, mais on vend du stockage. Le mètre cube d'entreposage vaut plus que ce qu'il contient, d'où le prix négatif du baril.

Mohammed Ben Salman, dit MBS, le très élégant prince héritier d'Arabie Saoudite qui n'a pas osé dire flûte à Vladimir Poutine en février, a décidé le coup de poker du moment pour doubler le russe sur sa droite. Plutôt que supplier le Kremlin de ne pas abattre sa carte ou le menacer, il le prit au mot – comme Moscou s'amuse souvent à le faire avec ses interlocuteurs pour mieux leur appliquer une prise de judo dont Poutine est maître : puisque la Russie ne veut pas ralentir sa production pétrolière, les Saoudiens l'augmentent. Augmenter ou ne pas réduire, c'est la même chose lorsque la demande chute. On raconte que Trump aurait menacé l'Arabie Saoudite de sortir du Pacte du Quincy de 1945 (1) qui offre assistance militaire à la péninsule si la surproduction continuait de casser les prix, mais l'essentiel est ailleurs.

Qu'a donc voulu MBS ? La réponse n'est pas à chercher du côté de l'économie du baril, qui finira toujours par se vendre, et circuler, même moins vite, même moins haut, même moins cher, même moins loin. L'acte premier est d'abord politique. Certains ont entendu l'effondrement du baril comme une dégringolade dans les escaliers de la consommation, dont les comptes mêmes font et défont le voile par lequel chacun se trouve réduit au chiffage. « L'idéal même d'une formalisation où plus rien n'est que compte », comme nous pourrions le formuler avec Lacan, fait qu'un esclave ne forme pas un couple

doucereux avec le maître, mais que lui-même est un « produit », une valeur comptable. Conséquemment, « le travailleur n'est qu'unité de valeur ». Prenant appui sur le *Satiricon* de Fellini, Lacan tranche : « Le riche a une propriété. Il achète [...] Il ne paye pas » (2). MBS a voulu s'offrir des consommateurs à qui il refile à bas prix du pétrole en surplus. Ils en jouissent d'autant mieux qu'ils consomment au-delà de leur besoin. Nous voici achetés par la spéculation et l'effondrement des prix.

Le prix négatif du pétrole vient ainsi dire, derrière ton réservoir d'automobile : tu es acheté par la richesse, puisque tu continues de payer ton essence dont le détenteur de la richesse se déleste comme un puits sans fond. Ainsi, tu paies pour délester à ton tour le marché d'une essence en surplus, le producteur occupe ton réservoir sans frais plutôt que de payer le stockage en citernes dans le désert. Manœuvre puissante par laquelle les groupes pétroliers dégagent des marges d'autant plus fortes qu'ils ont vendu leur perte comme un produit que le consommateur lui achète. Poussons l'absurde jusqu'à remarquer que le consommateur doit finalement contracter un crédit pour payer ses charges afin de redémarrer son activité et notamment remplir ses réservoirs avec pour garantie celle de l'État devenu le meilleur allié de la spéculation du surplus.

Dans la même ligne, en France, l'État providence, qui est la formule idéale pour désigner celui qui ne paie pas sous le lustre raffiné de la richesse nationale, vient toujours tuer celui à qui il rend service. S'écrit là le sauvetage d'Air France par l'État, avec en arrière plan le craquage quasi intégral de la flotte intérieure de la compagnie (3). À rebours, la direction industrielle de la Lufthansa, qui a bien compris la menace, est prête quant à elle à ne jamais se compromettre pour contracter un prêt à l'État allemand, au point de se placer en faillite pour repartir d'une page blanche (4).

Manger dans la main de celui qui ne paie pas rappelle la candeur sociale pratiquée entre 1940 et 1944 qui a vu le régime en place rémunérer vaillamment les fonctionnaires de l'État français comme si de rien n'était, voire de mettre en place un régime de retraite par répartition (5) qui suscitait l'intense nostalgie de l'hiver dernier. Outre-Rhin, méfiance est de mise, à fort juste titre, envers des institutions nationales dont les desseins ne sont jamais innocents.

Dans le meilleur des cas – car il peut faire pire –, celui qui ne paie pas voudra ta peau et te rendre esclave et collaborateur de ta déchéance. Les termes de solidarité, d'effort écologique, de compassion citoyenne ne sont que des cache-misères de cette mécanique ancestrale.

Concernant le baril, les regards se sont tournés vers Trump qui a fait savoir qu'il n'était pas intéressé dans l'immédiat par les manigances russo-saoudiennes. Ce qui importe pour Trump est que l'argent circule ; si ça en passe par des fermetures industrielles, le malheur des uns fera bien le bonheur des autres – la nature privée de l'industrie pétrolière américaine face aux entreprises étatiques du pétrole russe et saoudien induit un autre jeu. Malin, Trump a renvoyé le Saoudien et le Russe à une discussion sauce poker menteur, s'invitant à la table afin d'obtenir sa part du gâteau du marché spéculatif du stockage du surplus.

Les Émirats arabes unis, valets des intérêts saoudiens, ajoutèrent un peu d'électricité dans l'air et un million de barils dans la corbeille. Les stocks potentiels ont alors beaucoup grossi. Puis, le saoudien a renvoyé Poutine et Trump dos à dos. MBS n'a pu s'offrir d'autre gâterie puisque les avions russes sont agglutinés aux portes de la Syrie, cette guerre qui a échappé aux intérêts sunnites de son pays. Alors, quittant les fréquentations locales, il s'est assis dans le fauteuil du monde. Nous voici suspendus à l'actualité du baril, parce que l'actualité fait peur.

Certains voient dans l'avenir l'inscription de nouvelles solidarités ; si les populations nécessiteront une protection collective plus forte, c'est qu'elles seront, en fait, encore plus fragilisées ; ce qui s'inscrit dans la ligne de ce que Lacan exprimait du sous-développement qui est « très précisément la condition même du progrès capitaliste » (6). Le séisme économique, dont on peine à entrevoir les ravages dans les années à venir et qui ne sera pas évité fut-ce en nationalisant les entreprises de la terre entière, est l'antichambre d'une suite où le marché s'impose déjà – restera à l'arbitrage politique la question sanitaire qui n'échappera pas à cette mécanique bien huilée de l'esclavagisme encore plus accentué.

La protection de l'État ? Au prix qu'il surveille chacun – le préfet de police roucoulait dernièrement devant les drones envoyés sillonner le ciel de Paris pour rappeler à l'ordre les piétons récalcitrants, pendant que le pays ne dispose pas des moyens nécessaires pour soigner sa population (7). Une fois que les économies à bout de souffle mendieront une aide de l'État qui décidément n'avait jamais connu une heure de gloire aussi brillante depuis longtemps, celui-ci, à défaut de se faire Père Noël, saura bien se faire Père Fouettard.

Le virus se propage désormais sur le continent africain. Le pays le plus en pointe pour venir en aide aux ravages sanitaires engendrés s'appelle les Émirats Arabes Unis. C'est aussi l'un des principaux donateurs humanitaires dans le monde depuis plusieurs décennies. Sans hasard, la Chine, experte, lui emboîte le pas, celle qui a fourni les mensonges sur le virus et produit de quoi s'en protéger après deux mois d'être claquemurés dans nos enfers singuliers.



1. à retrouver [ici](#).

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 92 & 94.

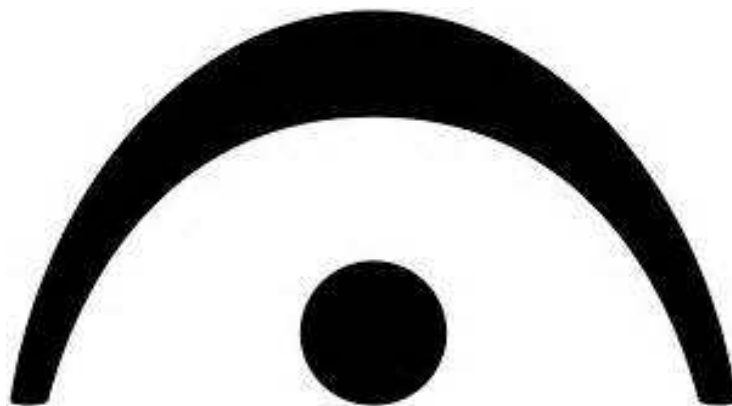
3. à retrouver [ici](#).

4. à retrouver [ici](#).

5. à retrouver [ici](#).

6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 37.

7. à retrouver [ici](#).



Le temps suspendu

par Brigitte Lehmann

Avant que le coronavirus ne soit nommé Covid-19 et lors de la commémoration du 50^e anniversaire de la mort de Paul Celan le 20 avril 1970, j'ai pensé au titre énigmatique de son poème « Corona » (1). Une des définitions de ce mot me paraît, jusqu'à un certain point, entrer en résonance avec la crise sans précédent que nous vivons aujourd'hui, et me porte à emprunter la voie de la musique.

En prise avec le silence que l'horreur post Shoah imposa, Celan trouva des mots, de plus en plus cryptés et réduits à leur musicalité, débouchant sur une suspension du langage, notamment à travers une de ses figures de style : le *point d'orgue*. *Corona* signifie précisément « point d'orgue » ou « point couronné » en italien ! En musique, le point d'orgue est un signe en forme de point, surmonté d'un demi-cercle, dont la fonction est de prolonger la durée d'une note ou d'un silence, et de produire une suspension passagère du tempo (2). L'instrument de musique tient la note sans limitation de durée, variable selon l'exécutant. Métaphore d'une pause dans la succession d'événements rapides, suspension du temps, mais pas arrêt (auquel cas le signe est de forme carrée). Ce temps suspendu, aux coordonnées évidemment strictement autres que celles liées à ce poème, donne le ton dans une certaine mesure et sur un registre mélodique, de la suspension temporelle, subjective et singulière, de ce que nous traversons durant la crise du coronavirus : un virus dit « à couronne » car, vu au microscope, il est rond, entouré de protubérances formant une couronne.

Temporalité intemporelle

Le surgissement de cette crise sanitaire mondiale inédite qui a plongé chacune et chacun dans une torpeur, une hébétude, une angoisse, une *Hilflosigkeit*, une sidération palpable au fur et à mesure du chiffrage des morts, peut évoquer cette suspension temporelle, cette pause métaphorisée par le point d'orgue, *corona*. Comme si le temps ne s'arrêtait pas, mais se figeait, s'étirait en *continuum*, suspendu sur une note tenue, variable dans sa tonalité et sa durée selon chaque sujet confiné dans son for intérieur. Comme s'il ne correspondait pas au fil du temps de la réalité extérieure se déroulant en phase avec tous les événements de la crise en cours.

Cette double temporalité me rappelle le « dédoublement temporel » (3) dans une séance d'analyse, tel que le décrit Jacques-Alain Miller : le temps de l'analysant est « subjectif [...] tout affectif [...] singulier », tandis que l'analyste est « hors de ce temps-là » et « reste dans le temps objectif [...] commun ». Ce temps de la séance à durée variable, « une durée spéciale en ce que rien ne se passe [...] un laps sans événement extérieur », possible écho au point d'orgue célanien, à ce temps suspendu, tel des points de suspension dans l'espace intime du sujet.

Contre-langue

Celan s'impose la contrainte d'écrire ses poèmes en allemand et de traduire ceux des autres dans une « contre-langue » (4) afin de contrer la langue allemande qui lui coupe le souffle. Il met l'accent sur la musicalité au détriment du récit, aux confins de la poésie pure réduite à « de simples effets acoustiques, ruinant le sens par le son. Le poème devient sans intention, léger et presque chantable, ne voulant être rien que du souffle, du son, figure de lumière » (5). Les mots se vident de leur sens.

Dé-nouage du son et du sens

Ces vers du poème « Corona » résonnent :

« pendant le rêve on dort,
la bouche dit ce qui est en vérité.

Mon œil descend vers le sexe de l'aimée :
nous nous regardons,
nous nous disons de l'obscur »

Ils résonnent tels une tentative de dire la vérité (*la bouche dit ce qui est en vérité*) et, par un sublime oxymore (*nous nous disons de l'obscur*) tel un heurt contre le mur du langage d'un son pouvant s'étirer jusqu'au silence, finissent leur lancée sur l'impossible à dire – Celan, cet exilé du langage, le sait bien. De fait, pointe Lacan : « La dire toute, c'est impossible matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel » (6).

La note tenue dans le point d'orgue joue sa partie faisant signe du réel, sur lequel nous butons aujourd'hui avec ce virus, sur cet impossible à supporter de ce qui a à voir avec le réel, avec l'inconcevable de la mort. Divers processus psychiques sont à l'œuvre, refoulement, déni – ni voir, ni entendre ! Le symbolique se débat dans cet incommensurable, sans vraiment trouver d'issue. Et dans ce contexte d'insu vis à vis de cet inconnu, les scientifiques, les sachants devant cette pandémie mondiale, ne peuvent qu'avancer certaines hypothèses. Avec Mallarmé (7), nous pourrions noter chez certains, « la haine de l'obscur » qui tient à ce que « l'obscur est en chacun extime, que chacun sait bien avoir affaire en lui-même à une part obscure, une part obscure qui le dévore, et que tous ces bavassages sur l'utilité directe, et sur la clarté qui s'impose à la science [...] sont faits pour voiler, pour bercer, pour étouffer ».

Mais les voiles du symbolique et de l'imaginaire sur le réel se déchirent. La *Verwirrung*, dé-sarroi, et le dé-sespoir, dans le contexte actuel, sont en « La Majeur » ! On est tombé des nues, le ciel nous est tombé sur la tête, quelque chose en « dé » se dé-fait du nouage entre réel, symbolique et imaginaire, le réel est dé-nudé.

En sourdine

Une autre musique fait chambre d'écho à ce surgissement de ce qui relève du réel ou d'un imaginaire réel. Freud est confronté à une angoisse de mort eu égard à la détérioration de son état de santé, au vieillissement et à ce qu'il nomme « l'abandon par le surmoi protecteur » (8), justifiant sa « carapace d'insensibilité » (9), superbe métaphore au début de sa lettre adressée à Lou Andreas-Salomé (dont un extrait est retranscrit dans le film « Freud, un juif sans Dieu » (10)).

Freud précise : « il s'agit d'un tour décisif dans les relations entre les deux pulsions dont j'ai supposé l'existence ». Il confie à Lou que tout est resté « plein d'intérêt de ce qu'il était autrefois », déplorant le manque d'un « certain écho », en lien avec le recours à sa carapace protectrice, et se représentant « cette différence, comme de mettre ou non la pédale » – il ajoute qu'il n'est pas musicien. Une pédale douce atténuant le son, à l'instar d'une carapace protectrice, d'où son « insensibilité » au fur et à mesure de la nécessité de mettre le symbolique en sourdine. Une nouvelle « palette sonore » (11) modulant la tonalité des mots, pour tenir la mort et sa menace à bonne distance.

Silence et temporalité lacanienne

La poésie de Celan joue sur la réduction, le rien jusqu'à ne plus rien dire, jusqu'au silence, en allemand, au *verstummen* : le plus en plus silencieux. De même, Beckett finit par ne dire presque plus rien. Autre définition du point d'orgue célanien, qui œuvre aussi à prolonger la durée d'un silence.

Dans l'après crise du coronavirus, le temps viendra d'entendre la temporalité lacanienne : « Là quelque chose d'autre demande à se réaliser – qui apparaît comme intentionnel, certes, mais d'une étrange temporalité. Ce qui se produit dans cette béance, au sens plein du terme “se produire” se présente comme la trouvaille » (12).

À rebours de « *l'éternel retour du même* » (13), titre d'un livre que Patrick Modiano trouve dans une librairie, les derniers vers de « Corona » :

« Il est temps que la pierre se décide enfin à fleurir,
Que batte un cœur à l'inquiétude.

Il est temps que le temps advienne [*Es ist Zeit, dass es Zeit wird*].

Il est temps [*Es ist Zeit*] »



-
1. Celan P., « Corona », *Mohn und Gedächtnis*, Gesammelte Werke, I, 37, 1952, trad. fr. V. Briet, *Pavot et mémoire*, éd. Christien Bourgois, 1987 – écrit à Vienne en 1948 ; dédié à Ingeborg Bachmann ; publié dans son second recueil de poèmes.
 2. Source wikipedia, à retrouver [ici](#).
 3. Miller J.-A., « La séance d'analyse », *L'Hebdo-blog*, n° 198, 5 avril 2020.
 4. Bollack J., *Poésie contre poésie*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.
 5. Lauterwein A., *Kiefer Anselm et la poésie de Paul Celan*, éd. du Regard, 2006, p. 89
 6. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509.
 7. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », cours du 20 novembre 2002, inédit.
 8. Andreas-Salomé L., *Correspondance avec Sigmund Freud, 1912-1936, suivie du Journal d'une année, 1912-1913*, trad. de l'allemand par L. Jumel, avant-propos d'E. Pfeiffer, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 1970. [Freud S., Andreas-Salomé L., *Briefwechsel*, Fischer Verlag, 1980].
 9. Lettre de Freud à Lou Andreas-Salomé, 10 mai 1925, in *ibid.*
 10. Teboul D., « Freud, un juif sans Dieu », film s'appuyant sur des images d'archives et la correspondance de Freud, Arte, disponible jusqu'au 4 juin 2020, à retrouver [ici](#).
 11. Christophe, invité en 2010 de « À voix nue », France Culture, « Christophe le miraculeux attrapeur de sons », 1. « La palette sonore » : « Je préfère être dans un endroit magique avec moins de technique, mais une émotion différente. ».
 12. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil 1973, p. 27.
 13. Modiano P, *Souvenirs dormants*, nrf, Gallimard, 2017, p 56
-

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)